



LES GRANDS HOMMES

CONTE

APRÈS souper chez Dame *Hortense*,
De beaux Diseurs étoient sur le propos
Des conquérans : chacun à son héros
Vouloit donner la préférence.

L'un s'écrioit, que ne suis-je *Caton* !
— Du fier *Brutus* j'aime bien mieux l'audace :
— Ah ! de *César* que n'obtiens-je la place !
Disoit un autre, au moment qu'Élison
Gentille Agnès de seize ans affligée,
Se prit à dire, en se grattant le front :
Hélas, Maman ! que ne suis-je *Pompée* !



ÉPIGRAMME

Oui, Lycoris, pour jamais je te quitte ;
Ce qu'il en coûte à mon cœur est affreux :
Mais avec moi ta perfide conduite
M'impose, hélas ! ce devoir douloureux.
Chansons ! chansons ! je suis sourd et sans yeux :
Et tout ce que je puis faire pour toi, ma chère,
C'est de tarder encore un jour ou deux,
Pour te laisser me quitter la première.

(Par M. Prou.)





M. D'OSMOND

CONTE

A PRÈS avoir eu cent maîtresses
Chez les filles et les Duchesses,
Et fait ce que font dans Paris
Tous nos jeunes gens bien appris,
Réduit aux maîtresses communes,
D'Osmond qui se sentit baisser
Vit bien qu'il falloit renoncer
Au métier des bonnes fortunes,
Et résolut de faire enfin
Ce que nous nommons une fin ;
Une fin, c'est un mariage.
Deux jours avant, il devient sage ;
Il rompt toute affaire de cœur ;
Il recueille pour son ménage
Ce qui lui reste de vigueur ;
Et sa flamme ainsi reposée,
Dans le lit de son épousee
Fit si beau feu, l'étonna tant
Qu'il se disoit : ah ! sur mon ame !
Si j'avois cru valoir autant,
Je n'aurois pas encor pris femme.

(Par M. DE RHULIÈRES.)



An. Lignes

LES FILLES

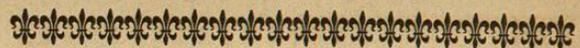
ENTRETENUES

Ou je l'ai dit publique-
[ment,
Et je prouve par ar-
[gument
Que l'on entretient une fille
Comme l'on fait d'une ju-
[ment.

On lui donne un appartement,
 On la nourrit, puis on l'habille,
 Et même outre l'habillement
 On fait en sorte qu'elle brille :
 On la choisit toujours gentille
 Et du tour le plus élégant,
 Souvent même on la fait instruire ;
 Maître à danser, maître de chant,
 Et coëtera... Seroit trop dire
 Qu'en faire le dénombrement.
 De tems en tems on la promene,
 On la fait voir dans ses atours,
 Aux Tuileries, sur les cours,
 Quelquefois encore on la mene
 Aux jeux publics, aux opéras,
 Et c'est là que comme au manège
 On fait étaler ses appas.
 Publiquement on la protège ;
 On rougiroit de parler bas,
 Afin que l'on n'ignore pas
 Qu'elle nous sert pour nos ébats.
 D'une maîtresse entretenue,
 (Et toujours du train d'un seigneur)
 Belles, voici pour votre honneur
 La comparaison soutenue.
 Nous achetons une jument
 Ou bien un cheval ; il n'importe.
 Nous lui donnons un logement,
 Selle, bride, housse, assortiment,
 Tout ce qui sert de vêtement
 A monture de telle sorte.
 Avoine, foin, c'est entendu.
 On pourvoit à sa nourriture ;
 On aime à lui voir corps dodu,
 Belle tête, fine encolure.
 Ce n'est le tout. Pour sa parure,

Sur elle on veut voir étendus
 Velours, galons ou broderies,
 Et souvent même l'on fait plus,
 On l'embellit de pierreries.
 Au sortir de ses écuries
 Le maître fier des ornemens
 Dont il a décoré sa bête,
 La promene publiquement,
 Et toujours se fait une fête
 D'ouïr les applaudissemens
 Que l'on donne à sa gentillesse :
 On la fait instruire, on la dresse
 A caracoler joliment,
 Le tout pour notre amusement.
 Bref, à l'une et l'autre monture,
 Objets de nos soins assidus,
 Nous ne fournissons nourriture,
 Logement, habits et parure
 Que pour caracoler dessus.





LE TESTAMENT DE DORAT

DORAT mourant dit à sa belle amie,
Point ne souffrez, quand je n'y serai plus,
Auprès de vous, quelque brillant génie
Aimable, gai, galant, tel que je fus.
Vous l'aimeriez ; car votre sexe oublie,
Et m'oublier ce seroit perfidie.
Choisissez donc quelqu'esprit bien obtus,
Un pédant froid jouant l'étourderie,
Un plat rimeur aux sifflets endurci,
Un sot enfin... La Belle a pris *Boissi*.

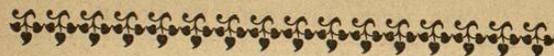


PORTRAIT

DE LA COMTESSE DE B***

DE ton lascif tempérament,
Dont tu ne fus jamais maîtresse,
Lorsque tu suis l'emportement,
Tu feins qu'un excès de tendresse,
Subjuguant ta délicatesse
Te fait céder au sentiment.
Ce jargon rempli d'artifice
Pour séduire est trop apprêté :
Connois ton cœur, rends-lui justice ;
Vieilli sous l'empire du vice,
Trop usé pour la volupté,
Il n'a plus que ce goût factice
Que produit la lubricité.
Sur tes sens, sa force invincible,
Que tes ans semblent démentir,
Par les efforts d'un art pénible
Te prête encore un air sensible
A l'âge où vient le repentir.
Mais quand, au milieu d'une orgie,
Tes cyniques convulsions,
Tableau racourci de ta vie,
Peignent en traits pleins d'infamie
L'abus honteux des passions ;
Qu'un souffle impur de ton haleine,

Corrompant l'air de ce festin,
 Répand par sa vapeur malsaine
 L'odeur du virus et du vin ;
 Que par un regard clandestin,
 Lancé de ta droite à ta gauche,
 Ton œil provoque à la débauche
 Le vis-à-vis et le voisin,
 Tu triomphes de Messaline,
 De tes bacchantes tour-à-tour ;
 Et crapuleuse libertine,
 Tes excès empreints sur ta mine,
 Font rougir Bacchus et l'Amour.



LE CHEVEU BIEN EMPLOYÉ

SONGE

Au défaut du bonheur embrassons-en l'image,
 Rêvons : l'erreur a ses plaisirs :
 Et rêver quelquefois est un bien pour le sage.
 Un songe, en nous trompant, amuse nos desirs,
 S'il ne détruit nos maux, du moins il les soulage
 Et peut encor le jour occuper nos loisirs ;
 Il offre aux malheureux les secours qu'il espere,
 A l'avare un trésor, aux héros leur chimere,
 Aux auteurs des succès, à Chloé des soupirs,
 A l'homme ambitieux l'idole qu'il révere ;
 Pour les amans il a mille douceurs :
 Il peint à l'un la beauté qu'il adore
 Moins prompte à s'armer de rigueurs ;
 Four l'autre il fait bien plus encore :
 Il enivre ses sens des plus tendres faveurs.
 Heureux qui peut rêver ! Destin, je te rends grace,
 Je te dois ce don précieux ;
 Jamais il ne me servit mieux
 Que dans les doux instans que ma muse retrace.

Ce fut hier que las de vos mépris,
 Insensible Ker..., enfin je fis usage
 Du cheveu que je vous ai pris.

Posé dans un creuset, par différens replis,
 De cœurs entrelacés il présentoit l'image,
 Et par un nœud d'amour ces cœurs sembloient unis.
 J'allume mon fourneau... mais un peu trop je cause,
 Et petit à petit vous sauriez mon secret ;
 Je veux bien vous dire l'effet :
 Le procédé, c'est autre chose.
 Après mon opération
 Que je finis en diligence,
 Je fis au Dieu Morphée une invocation,
 Et puis je m'endormis bercé par l'espérance ;
 C'est l'opium de la raison.
 A peine le sommeil ferma-t-il ma paupière
 Que livré tout entier à l'erreur de mes sens,
 Je me crus transporté sur un char de lumière
 Dans ce vaste jardin où la femme première,
 Éprouvant de l'amour les desirs innocens,
 Excita son mari par mille soins pressans,
 A fournir du plaisir l'attrayante carrière :
 Là, je vis d'un coup d'œil des groupes d'animaux
 Que le besoin d'aimer unissoit de ses chaînes ;
 Près d'un torrent fougueux, de paisibles ruisseaux
 Qui méloient leur murmure aux brûlantes haleines
 Des amoureux Zéphirs, aux chansons des oiseaux ;
 Je vis des bois, des fleurs, d'agréables fontaines :
 Tout inspiroit l'amour, tout augmentoit mes peines,
 Ingrate ! loin de vous, rien n'adoucit mes maux.
 Triste et pensif j'errois dans un bocage
 Quand tout-à-coup à travers un nuage,
 Une divinité m'apparut dans les airs :
 Elle n'arriva point au milieu des éclairs,
 Le tonnerre se tut, et, sans ombre d'orage
 Le ciel resta paré des plus vives couleurs.
 Est-ce Vénus la Déesse des cœurs
 Qui vient pour embellir cet asyle sauvage ?
 Est-ce Psyché ou son amant volage

Ou bien Iris qui, servant les ardeurs
 Du souverain des Dieux, fait un tendre message !
 Ciel ! c'est Ker... ah ! quel heureux présage !
 Oui : c'étoit vous, jugez de mes transports !
 Pour voler à vos pieds je fais de vains efforts ;
 De mes sens le plaisir m'avoit ôté l'usage.
 Je ne respire plus, je tombe évanoui.
 O retour surprenant, ô bonheur inoui !
 C'est dans vos bras que recouvrant la vie
 Je vois briller le plus beau jour !
 Est-il destin plus doux et plus digne d'envie !
 Je renaissois par les soins de l'amour.
 « Dissipe, cher amant, dissipe tes alarmes,
 » Me dites-vous, tes malheurs sont finis,
 » Par les plus tendres nœuds nos cœurs vont être unis,
 » Du bonheur d'être aimé goûte enfin tous les charmes. »
 Je parus étonné — « Cessez d'être surpris,
 » Reprites-vous, si je te rends les armes,
 » De ta constante ardeur ton triomphe est le prix.
 » Tu ne me verras plus, insensible à ta flamme,
 » Me faire de tes maux de barbares plaisirs,
 » Tu ne ressens plus rien que n'éprouve mon âme,
 » Et mon cœur embrasé partage tes desirs. »
 A cet aveu charmant, je sens croître mon trouble,
 Je cherche à voir mon sort écrit dans vos beaux yeux,
 Mais je n'en puis douter, ils pétillent de feux ;
 A mes tendres regards leur vif éclat redouble,
 Et vos soupirs brûlans me pressent d'être heureux.
 Tout dispaçoit pour moi dans la nature,
 J'étois à vos genoux, je vole dans vos bras.
 Sous un arbre chétif, sur un lit de verdure
 Que je vis de trésors ! Dieux ! que je vis d'appas
 Dont même dans l'Olympe on ne se doute pas !
 Cruelle ! alors vous étiez trop émue
 Pour m'opposer les rigoureux remparts
 D'une pudeur malentendue.

La volupté bravant ses vains égards
 Vous offrit sans voile à ma vue.
 Quel vif transport vint me saisir !
 Un sein d'albatre et formé par les Graces,
 Qui se soutient sans art, qu'anime le désir
 Et repousse la main qui va pour le saisir.
 Une peau douce, unie et qui retient les traces
 Des faveurs qu'on ose y ravir ;
 Deux taches, il est vrai, moins rondes et vermeilles,
 Grains d'encens qu'Amour offre à l'autel du plaisir ;
 Et cet autel charmant, où le Dieu fait ses veilles,
 Que consacra Cypris... mais, chut. Soyons discret ;
 Couvrons de baisers ces merveilles
 Afin d'en dérober à jamais le secret.
 Pendant cet examen vous vous étiez pâmée :
 Deux fois vous comblâtes mes vœux,
 Et par deux fois aussi mes transports amoureux
 Se virent partagés par une ame égarée.
 Pour la troisième, hélas ! j'allois me voir heureux,
 Quand un maudit valet, que la fièvre quartaine
 Puisse serrer la quarantaine,
 Est venu m'arracher à la plus chère erreur ;
 Mais il a suspendu, non détruit mon bonheur ;
 Et chaque soir, belle inhumaine,
 Pour m'adoucir votre rigueur
 J'emploierai du cheveu la vertu souveraine.
 Vous le voyez, la recette est certaine
 Pour faire de Morphée un Dieu consolateur.



LE MARI CONVAINCU D'INJUSTICE

CONTE

UN jour Damon se plaignoit avec feu
 De tout l'argent que dépensoit sa femme ;
 Il ne cessoit de chapitrer la Dame
 Sur ses plaisirs, sa parure et son jeu.
 On conjecture aisément que la Belle
 N'attendit pas la fin de ce sermon
 Pour esquisser le portrait de Damon,
 Portrait peu propre à flatter son modèle.
 De part et d'autre, on s'échauffe, on s'aigrit,
 La voix s'éleve, et le couple peu sage
 Pour confident prend tout le voisinage ;
 Tant la dispute enflammoit leur esprit !
 Lubin l'apprend par la voix générale ;
 Il court, il vole au logis des époux.
 « Ah ! mes amis, dit-il, y songez-vous ;
 » Des gens bien nés font-ils un tel scandale ? »

Ce beau discours produisit son effet :
 Chaque partie étouffant sa colère,
 Devant Lubin veut raconter le fait.
 Bref ! il est pris pour juge de l'affaire :
 Mais sans vouloir écouter le rapport,
 Lubin conclut qu'ils avoient tous deux tort :

Faut-il gronder, dit-il à sa voisine,
L'époux qui cherche à conserver son bien :
Si d'un chiffon le refus vous chagrine,
Que ferez-vous quand vous n'aurez plus rien ?
Respectez donc le tuteur favorable
Qui sait veiller à vos vrais intérêts :
Tel aujourd'hui veut avoir l'agréable
Qui peut manquer du nécessaire après.

Pour ta conduite, elle est digne de blâme,
Dit au mari notre nouveau Caton ;
Quand on afflige une aussi belle femme,
On ne sauroit jamais avoir raison.
Tu sais qu'Amour nous vend chers ses services ;
Il veut de nous de coûteux sacrifices :
Tu l'éprouvas avant d'être lié :
J'oublierois donc mes droits sur ma moitié,
Et je croirois qu'elle est une maîtresse
Dont chaque nuit je paye la tendresse.
L'avis est bon, dit l'époux en fureur ;
Mais un écu dans ma plus forte ivresse
De mes Iris payoit chaque faveur ;
Celles-ci sont d'une plus chère espèce :
Je les achete au moins un louis pièce.
Lors sa moitié lui dit d'un ton plus doux :
Voyez jusqu'où la passion vous trouble !
Est-ce ma faute ? il ne tiendrait qu'à vous
Que chaque fois ne vous coûtât qu'un double.



LA

CHANOINESSE

UNE superbe chanoi-
[nesse
Portoit dans ses sour-
[cils altiers
L'orgueil de trente-deux quar-
[tiers.
Un jour au sortir de la Messe,
En présence de l'Eternel,
En face de tout Israël,
Tandis qu'elle fendoit la presse
Et s'avançoit le nez au vent,
Un faux pas fait cheoir la
[déesse,
Jambes en l'air et front devant.
Cette chute fut si traîtresse
Qu'en dépit de tous les ayeux,
Qui le voulut vit de ses yeux

Le premier point de sa noblesse,
 Car on ne peut nier cela,
 Toute noblesse vient de là.
 Ce point en valoit bien la peine,
 L'ivoire, le rubis, l'ébene
 N'ont rien de plus éblouissant :
 Elle avoit raison d'être vaine.
 Le beau Chevalier qui la mene,
 Noble et timide adolescent,
 La relevoit en rougissant,
 Et recouvroit d'un air décent,
 Mais plein de feu, mais plein de grace,
 La pudeur prise au dépourvû.
 Eh, Monsieur, dit-elle à voix basse,
 Ces Messieurs Bourgeois l'ont-ils vû ?

(Par M. le Chev. DE BOUFLERS)



MADRIGAL

ATTRIBUÉ A VOLTAIRE

AIMABLE Eglé, vous lirez les écrits
 D'un Roi fameux par plus d'une victoire :
 Législateurs, Rois, Héros, Beaux-esprits
 Dans tous les tems vanteront sa mémoire.
 Il a cherché tous les genres de gloire,
 L'amour à part, j'en excepte ce point,
 Mais si jamais j'écrivois son histoire
 J'ajouterois qu'il ne vous connut point.

